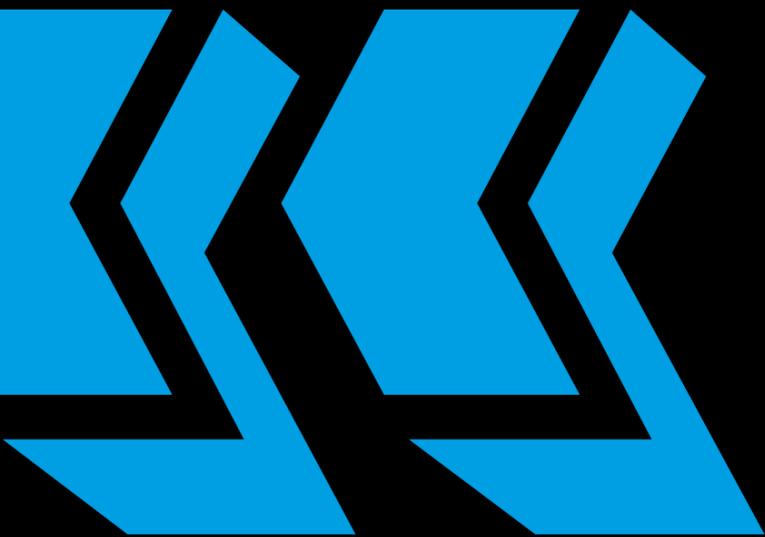


PARTIES DE CAMPAGNE



Quoi de commun entre les images en noir et blanc de la campagne de 1965 et l'avalanche des " tweets " et des " buzz " qui déferlent sur les campagnes du XXI^e siècle, emportées dans le maelström de l'hyper-communication ? »



Lorsque le général de Gaulle a reconquis la France et le cœur des Français, en mai 1958, il l'a fait à la hussarde, sans préliminaires, fort de sa légitimité de héros national.

Mais aussitôt revenu au pouvoir, le sauveur s'est fait séducteur et il a fallu faire campagne, comme au lendemain de la Libération, pour imposer l'idée d'une nouvelle Constitution à ceux qui attendaient la fin du conflit algérien. Allocutions télévisées, bains de foule à Lille, Strasbourg ou Marseille, tournées des popotes en Algérie et en Afrique noire, grand-messe du 4 septembre 1958 pour présenter la nouvelle Constitution sur la place de la République : rien n'a manqué à la panoplie du tribun du peuple, engagé dans la reconstruction d'une France enfin à son image, forte, ambitieuse et disciplinée. On a tendance à l'oublier, mais ce fut en quelque sorte la première « campagne » de la V^e République, même s'il s'agissait moins d'élire un chef de l'État que de mettre en place un nouveau régime.

Neuf élections présidentielles ont suivi, organisées cette fois au suffrage universel direct comme l'avait voulu et imposé le général de Gaulle en 1962, au prix d'un passage en force plébiscitaire au détriment du Cartel des Non. Neuf élections, toutes différentes, chacune marquée par son époque et par la personnalité des principaux concurrents. Quoi de commun entre les images en noir et blanc de la campagne de 1965, écrasées par la statue du commandeur Charles de Gaulle, et l'avalanche des « tweets » et des « buzz » qui déferlent sur les campagnes du XXI^e siècle, emportées dans le maelström de l'hypercommunication ? En 1965, seuls cinq candidats s'étaient risqués à affronter le père fondateur de la V^e République, et François Mitterrand fut tout surpris de pousser le général-président au ballottage, crime de lèse-majesté envers le sauveur de 1940. Au contraire, Jacques Chirac, l'héritier de la famille gaulliste, candidat à sa propre succession en 2002, se vit opposer pas moins de quinze challengers, dont son Premier ministre socialiste. Et alors que le général de Gaulle ne s'est décidé à entrer dans l'arène électorale qu'un petit mois avant le premier tour du 5 décembre 1965, alors que les deux campagnes suivantes, celle de 1969, consécutive à la démission du général, et celle de 1974, précipitée par la disparition de Georges Pompidou, n'ont duré que quelques semaines, celles du XXI^e siècle sont lancées plus de six mois avant le scrutin par les élections primaires au sein de la gauche et de la droite.

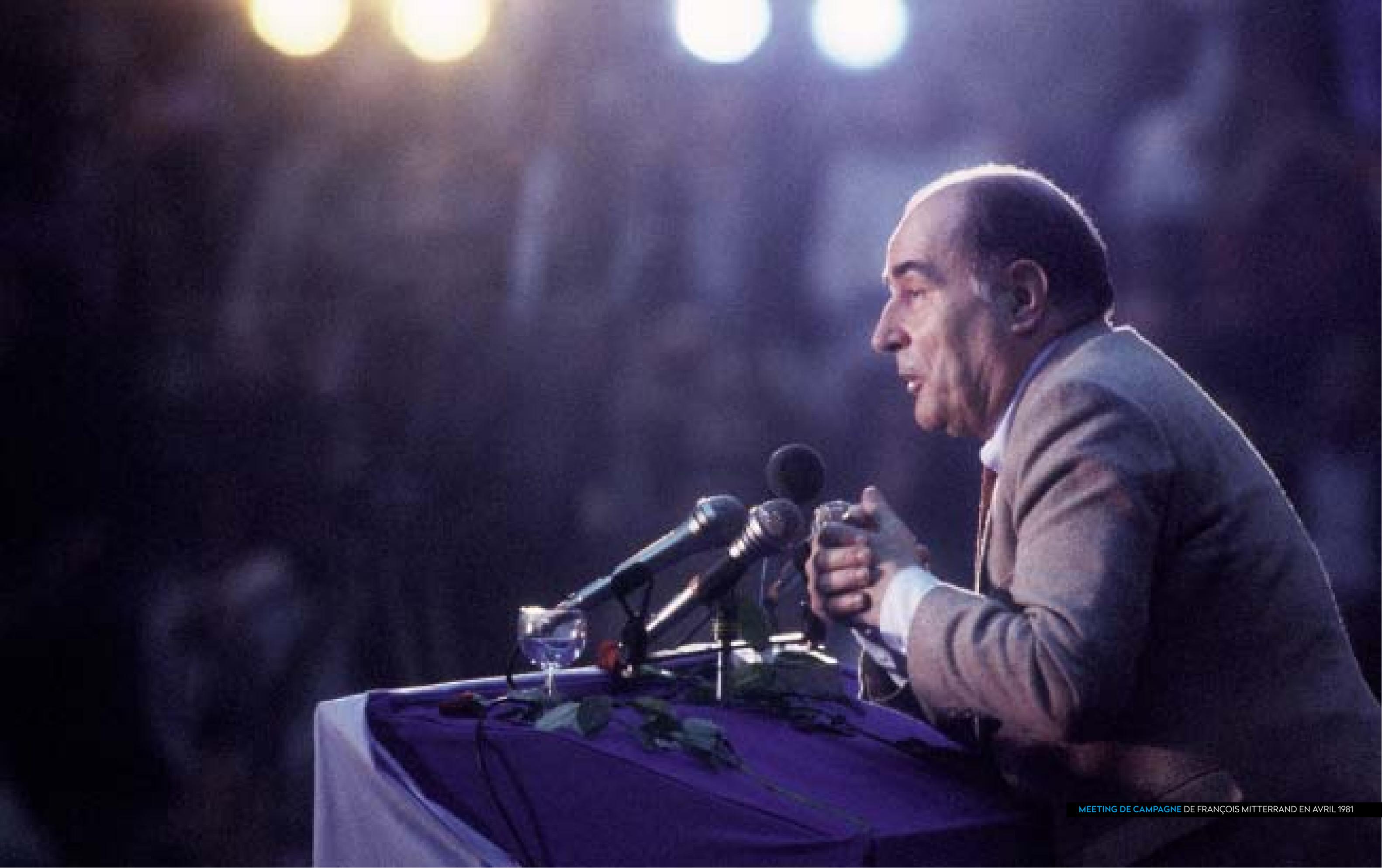
CHEVAUX DE RETOUR ET RÉVÉLATIONS

Mais si les campagnes d'aujourd'hui s'étalent sur des mois, voire des années, si les dépenses et les techniques de communication n'ont plus rien de commun avec ce qu'elles étaient naguère, si les images léchées de meetings calibrés pour les chaînes d'information continue ont remplacé les bonnes vieilles réunions dans les salles enfumées de nos grands-parents, il y a tout de même d'extraordinaires continuités dans l'histoire de l'élection présidentielle sous la V^e République.

Continuité des candidats, d'abord, une bonne vieille spécialité française ! Le général avait déjà soixante-quinze ans lorsqu'il décida en 1965 de vérifier sa popularité dans les urnes, afin de devenir le premier président de la République élu par les Françaises et les Français. Son challenger, François Mitterrand, était encore un homme jeune, mais avec une longue expérience ministérielle sous la IV^e République, et il ne fut élu en 1981 qu'à sa troisième tentative, puis réélu en 1988, déjà septuagénaire, au terme d'une carrière politique entamée quarante ans plus tôt. Jacques Chirac s'y reprit lui aussi à trois reprises pour décrocher la timbale élyséenne, qu'il convoitait depuis sa rupture avec Valéry Giscard d'Estaing, en 1976. Ce dernier lui-même, pourtant le plus jeune des présidents élus à ce jour, siégeait depuis 1959 dans les gouvernements gaullistes quand il fut élu en 1974. Et que dire du doyen de la campagne de 2007, Jean-Marie Le Pen, presque octogénaire et plusieurs fois candidat depuis 1974, mais plus excité que jamais à l'idée de retourner dans l'arène pour combattre « Sarko la girouette » et « Ségo la gaffette », et lançant à ses militants : « À la pensée du combat qui nous attend, je me sens rajeunir, je n'ai même jamais été aussi jeune ! » ? Quant à la passionaria de Lutte Ouvrière, Arlette Laguiller, elle devint elle aussi une icône en 2007 au terme de sa sixième campagne consécutive. Et si Nicolas Sarkozy et François Hollande furent élus à leur première tentative, force est de constater qu'ils n'étaient ni l'un ni l'autre des jeunes premiers sur la scène politique nationale, l'un ayant exercé des fonctions ministérielles depuis 1993 et le second dirigé le parti socialiste de 1997 à 2008.

Par contraste avec ces inamovibles de la candidature, il y eut aussi des hommes nouveaux, des révélations médiatiques qui égayèrent les campagnes présidentielles, tel le centriste Jean Lecanuet en 1965, « Monsieur Dents blanches », le premier à faire une campagne à l'américaine, axée sur le look et le jeunisme, ou le trotskyste Olivier Besancenot, le petit facteur de Neuilly, dont la gouaille militante creva l'écran en 2002 et en 2007. Il y eut aussi des ovnis, des « personnages », tel Marcel Barbu en 1965, le candidat des petits, des sans-grade, raillé par les journalistes pour ses airs de chien battu, qui sanglotait en direct en conjurant le général de Gaulle de regagner l'affection des Français. En 1974, ce fut l'austère Jean Royer, député-maire de Tours, qui fit les beaux jours de la presse satirique et des militants libertaires aux cris de « Royer, puceau, le peuple aura ta peau ! » La même année, mais dans un tout autre genre, l'agronome René Dumont, premier candidat écologiste à une élection présidentielle, bouscula les codes avec ses airs de savant Cosinus, son col roulé rouge et le verre qu'il brandissait devant les caméras pour dire aux électeurs que le monde allait bientôt manquer d'eau. En 1981, c'est l'humoriste Coluche qui inquiéta le microcosme et réjouit les Français avec son slogan « Un pour tous, tous pourris ! » avant de renoncer à sa candidature. On s'amusa aussi en 1988 de la moumoute de l'écologiste Antoine Waechter, spécialiste de la fouine, ou en 1995 du candidat communiste Robert Hue, brocardé en « nain de jardin » par Jean-Marie Le Pen. Et l'on rit jaune (ou noir) de Bruno Mégret, l'ancien numéro deux du Front National, qui mena une campagne aussi indigne que grotesque en 2002 en se présentant tel Super-Dupont boutant les étrangers hors de France. En somme, la galerie de personnages plus ou moins hurluberlus de ce grand Élysée Circus est inépuisable.

Mais cette diversité même, fantaisie sans cesse renouvelée des candidatures, contribue à la ritualisation du rendez-vous présidentiel. Les Français, qui ont très vite pris l'habitude de ces campagnes, attendent qu'elles satisfassent leur appétit d'images, de discours enflammés, de personnalités charismatiques, de grandes envolées et de petites trahisons, de petites phrases, de duels télévisés et de rebondissements. Au même titre que les personnages récurrents du spectacle politique, qui nous accompagnent pendant plusieurs décennies, les étapes marquantes de ce rituel de campagne leur sont devenues familières, et ils ont aimé les retrouver, périodiquement, tous les sept ans d'abord puis tous les cinq ans depuis la révision de l'an 2000, comme un film à suspense au canevas presque immuable mais dont les acteurs et le scénario sont sans cesse renouvelés.



MEETING DE CAMPAGNE DE FRANÇOIS MITTERRAND EN AVRIL 1981

UN TRI SÈVÈRE

Il y a quelques années, ils ont découvert les primaires, d'abord à gauche en 2006 puis à droite dix ans plus tard, qui se présentent comme une sorte de copieux apéritif annonçant le menu du festin présidentiel. Ils y retrouvent les scènes marquantes qui vont ensuite jalonner le déroulement de la campagne, et en premier lieu les déclarations de candidature, qui charrient toujours leur lot de surprises et d'interrogations. C'est ainsi que Ségolène Royal, la madone du Poitou, entra en 2006 dans une mêlée brutale que l'on croyait réservée aux seuls éléphants du parti socialiste, Laurent Fabius et Dominique Strauss-Kahn. Partie en outsider, elle prit rapidement l'avantage, au terme d'une campagne marquée par son charisme johannique et par la démocratie participative qu'elle avait su imposer. C'est ainsi que son ex-compagnon, François Hollande, qui n'avait rien fait pour la soutenir cinq ans plus tôt, fut à son tour la révélation des primaires de 2011, profitant de la défection inopinée de Strauss-Kahn, englué dans l'affaire du Sofitel de New York, et prenant facilement le dessus sur sa principale adversaire, Martine Aubry, incapable d'incarner le souffle de la modernité.

Mais si le tri de la primaire organisée est une relative nouveauté dans le roman français des présidentielles, il faut bien dire qu'en réalité il se joue depuis des décennies d'une manière plus informelle, à grand renfort de coups fourrés en coulisse ou au grand jour dans les médias, parfois même jusqu'au premier tour de l'élection. C'est ainsi qu'après la disparition soudaine de Georges Pompidou, le 2 avril 1974, son ancien Premier ministre Jacques Chaban-Delmas s'imposa non sans mal comme le candidat gaulliste au détriment de Pierre Messmer et Edgar Faure, avant d'être trahi quelques jours plus tard par Jacques Chirac, qui se rallia avec quarante-trois autres félons à la candidature du libéral Valéry Giscard d'Estaing. Sept ans plus tard, Michel Rocard, le plus populaire des socialistes, commit l'erreur de se présenter le 19 octobre 1980 en conditionnant sa candidature au retrait de François Mitterrand, qui ne se gêna pas pour se déclarer à son tour trois semaines plus tard, éliminant ainsi son rival de la course au titre. Toutes les campagnes officielles sont précédées de ce jeu de massacre qui laisse sur le carreau bon nombre de candidats, soit parce qu'ils sont obligés de s'effacer devant plus fort ou plus habile qu'eux, soit parce qu'ils n'ont pas réussi à recueillir les cinq cents signatures d'élus nécessaires. Ce psychodrame de la course aux parrainages est d'ailleurs devenu l'un des incontournables de la campagne, bien souvent utilisé par les candidats d'extrême droite pour attirer sur eux le feu des projecteurs. Mais il faut parfois attendre le soir du premier tour pour voir se départager deux candidats du même parti : ce fut le cas en 1995, sans doute la plus violente des campagnes, lorsque Jacques Chirac triompha de son « ami de trente ans », Édouard Balladur, qui l'avait trahi en se présentant contre lui.

Avant l'ouverture de la campagne officielle, qui lance le ballet télévisé des candidats retenus, le moment des déclarations de candidature est un autre de ces rituels indispensables. À l'instar du général de Gaulle, qui ne franchit le Rubicon que deux semaines avant la date de l'ouverture officielle, les favoris de la compétition – notamment les présidents en fonctions – ont pris l'habitude d'attendre le dernier moment pour annoncer leur entrée en piste. Valéry Giscard d'Estaing attendit le 2 mars 1981, soit moins de deux mois avant le premier tour, pour se déclarer candidat à sa propre succession, ce qui lui attira cette pique de François Mitterrand cinq jours plus tard : « Giscard a présenté sa candidature, on attendait plutôt qu'il nous présente des excuses... » Le président socialiste fit lui aussi durer le suspense en 1988, ne se déclarant que le 22 mars, répondant d'un « oui » presque timide à la question que lui posait un journaliste d'Antenne 2. En revanche, Jacques Chirac, qui se voyait devancé dans les sondages par son Premier ministre socialiste Lionel Jospin, prit ce dernier de vitesse en se déclarant par surprise le 11 février 2002, lors d'une visite en Avignon où il était venu inaugurer une gare. Quant à Nicolas Sarkozy, drogué des plateaux de télévision, c'est au JT de 20 heures de TF1 qu'il annonça sa candidature le 15 février 2012. Il n'y a pas de recette miracle, on le voit bien.

CERTAINS L'AIMENT... SHOWBIZ

Lorsque le tenant du titre monte sur le ring, il doit subir les assauts de tous ses challengers, et ce n'est pas de tout repos. Évoquant les tirs croisés de boules puantes qui le visaient à l'automne 1965, le général de Gaulle observait placidement : « Ceux qui les lancent finissent par sentir plus mauvais que ceux qui les reçoivent². » Mais lorsque seize candidats sont en lice, comme ce fut le cas en 2002, le festival des jeux de mots cruels et des petites phrases assassines est un spectacle permanent qui fait le régal des journalistes. Spectacles aussi, les meetings en province où les candidats se transforment en tribuns du XIX^e siècle, mouillant la chemise pour haranguer les foules. En cette matière, François Mitterrand, accoudé à son pupitre, la voix rauque et l'humour à fleur de lèvres, fut un maître incontesté... et fort imité par François Hollande. Dans un autre style, Jean-Marie Le Pen fut une autre référence, occupant la scène comme un ténor d'opéra bouffe, empoignant son auditoire comme un dompteur sa proie et terminant toujours sur l'apothéose d'une *Marseillaise*, les bras tendus formant le « V » de la Victoire. Mais on peut lui préférer l'art plus subtil de la séduction que Valéry Giscard d'Estaing porta à l'excellence, lui qui voulut en 1974 « regarder la France au fond des yeux » et qui avouait dans ses mémoires que le visage d'une jolie femme dans l'auditoire le transcendait. Introduisant des innovations inspirées des campagnes à l'américaine, ce grand admirateur de John Fitzgerald Kennedy fut le premier à mettre en scène sa famille sur les affiches et dans les meetings de campagne, mais aussi à s'entourer de stars du show-business, tels Alain Delon ou Johnny Halliday. C'est devenu une habitude pour tous ses successeurs, la chanteuse chiraquienne Renaud, Line de son prénom, succédant à son homonyme chanteur anarcho-mitterrandiste au hit-parade du parrainage présidentiel.

On peut d'ailleurs se demander si les candidats ne sont pas devenus eux-mêmes des vedettes du showbiz : leur vie privée envahit les couvertures de la presse *people* et leurs meetings de campagne sont désormais organisés comme de véritables spectacles audiovisuels, programmés pour le JT de 20 heures, à grand renfort de phrases choc, de drapeaux tricolores et de *Marseillaise*. Cette théâtralisation de la compétition politique se reflète évidemment dans l'inévitable duel télévisé de l'entre-deux-tours, inauguré en 1974 par la fameuse formule lancée par Giscard d'Estaing à Mitterrand : « Vous n'avez pas le monopole du cœur. » Depuis ce jour toutes les campagnes présidentielles sacrifient à ce rituel, sauf celle de 2002 car Jacques Chirac, assuré de la victoire, préféra ne pas prêter le flanc aux assauts rhétoriques de Jean-Marie Le Pen, redoutable bretteur. Le duel à la française a-t-il jamais été décisif, comme il le fut sans doute pour permettre à Kennedy de battre Nixon en novembre 1960 ? Ce n'est pas sûr, mais en tout cas le futur vainqueur de l'élection s'est toujours montré à son avantage lors de cette ultime confrontation médiatique.

Reste la cérémonie de la passation de pouvoirs, qui clôt la campagne. Elle peut être chaotique, comme en 1981 lorsque Giscard d'Estaing quitta l'Élysée sous les sifflets après un « au revoir » télévisé qui fit beaucoup sourire. Elle peut être tendue, comme en 2012 lorsque Nicolas Sarkozy et Carla Bruni durent céder la place à François Hollande et Valérie Trierweiler, à la suite d'une campagne où ils ne s'étaient guère épargnés. Mais aussi elle peut être digne, voire émouvante, comme en 1995 lorsque le souverain socialiste François Mitterrand, dont chacun pressentait la fin prochaine, accueillit avec panache le connétable Jacques Chirac, qui l'avait tant combattu.

Ainsi sont nos parties de campagne, à notre image, mélanges de grandeur et de médiocrité, d'envolées lyriques et de petites perfidies, colorées de nos illusions de fraternité et de nos mesquines réalités. C'est précisément cette humanité si contrastée qui nous les rend si familières, et qui fait d'elles un rendez-vous indispensable de notre histoire démocratique.

NOTES

1. Discours de Valmy, 20 septembre 2006.

2. Édouard Balladur in Sylvie Pierre-Brossolette, *Paroles de Présidents. Carnets secrets*, Plon, p. 300.



LE DISCOURS DE BRAZZAVILLE, LE 24 AOÛT 1958

Revenu au pouvoir à la fin du mois de mai 1958 en tant que président du Conseil de la IV^e République, le général de Gaulle engage à Brazzaville la décolonisation de l'Afrique noire en proposant la création d'une Communauté française, prélude à l'indépendance qu'il accordera deux ans plus tard. Mais ce discours important vise par ailleurs à rallier les peuples africains francophones au projet de Constitution de la V^e République, dont il deviendra le premier président.



VALÉRY GISCARD D'ESTAING AU VOLANT DE SA VOITURE, APRÈS AVOIR VOTÉ LE 19 MAI 1974, AU SECOND TOUR DES ÉLECTIONS PRÉSIDENTIELLES, À CHANONAT

« GISCARD À LA BARRE » : BRIGITTE BARDOT SUPPORTER EN MAI 1974





LES COULISSES DU DÉBAT TÉLÉVISÉ OPPOSANT VALÉRY GISCARD D'ESTAING À FRANÇOIS MITTERRAND, LE 5 MAI 1981, SOUS LE REGARD DE SERGE MOATI ET ROBERT BADINTER, CONSEILLERS DU CANDIDAT SOCIALISTE, AINSI QUE DE MICHÈLE COTTA ET JEAN BOISSONNAT, ANIMATEURS DU DÉBAT

À CHÂTEAU-CHINON, LE 13 AVRIL 1981, FRANÇOIS MITTERRAND SE PROMÈNE ENTRE DEUX MEETINGS



S'il se présente d'abord comme le candidat du monde ouvrier et du salariat urbain dans la perspective de l'élection présidentielle de 1981, François Mitterrand n'oublie pas qu'il doit aussi s'adresser à la France profonde de la ruralité. Originaire de la Charente, il ne sera pas seulement le candidat du peuple de gauche, mais aussi celui des terroirs. Il le prouve dans son fief électoral de Château-Chinon, dans la Nièvre, dont il est le maire depuis 1959 et le député depuis 1962.



RENCONTRE DES HABITANTS DU QUARTIER RÉNOVATION URBAINE À CAYENNE, LE 16 JANVIER 2012, AVEC FRANÇOIS HOLLANDE



VISITE DE CAMPAGNE EN MARTINIQUE LE 31 MARS 1988 : LE PREMIER MINISTRE JACQUES CHIRAC S'ENTRETIENT AVEC UN COUPEUR DE CANNE À SUCRE

CONFÉRENCE DE PRESSE DE GEORGES POMPIDOU SOUS L'ŒIL COMPLICE DE JACQUES CHABAN-DELMAS, EN MAI 1969



RÉPONSES DE FRANÇOIS MITTERRAND AUX JOURNALISTES, EN PRÉSENCE DE LIONEL JOSPIN, PREMIER SECRÉTAIRE DU PARTI SOCIALISTE, LORS D'UNE CONFÉRENCE DE PRESSE À L'HÔTEL INTERCONTINENTAL À PARIS

LE PREMIER MINISTRE ET LE PRÉSIDENT DU RPR SONT RÉUNIS LE 13 AVRIL 1994 À PARIS LORS DU CONSEIL NATIONAL DU RPR



Le regard que porte Jacques Chirac sur Édouard Balladur en dit long sur la tension qui règne entre les deux hommes, pourtant « amis de trente ans ». C'est grâce à l'appui de Chirac que Balladur est devenu Premier ministre de cohabitation en 1993, avec la promesse de soutenir la candidature du président du RPR pour la présidentielle de 1995. Mais les promesses n'engageant que ceux qui les croient,

celui que certains surnomment « Ballamou » s'est découvert une ambition présidentielle, qui le pousse à l'affrontement avec Chirac, au plus bas dans les sondages. La campagne de 1995 sera la plus féroce de notre histoire.



GEORGES POMPIDOU EN CAMPAGNE
DANS LES YVELINES, AU PRINTEMPS 1969

L'ex-Premier ministre prend un bain de foule revigorant à Richebourg, petite commune voisine d'Orvilliers, où il possède sa résidence secondaire, la « Maison blanche. » Les habitants du village le connaissent bien, puisqu'il lui arrive d'y venir pour la messe du dimanche. Il a même participé, dans la plus grande discrétion, au financement des travaux de réfection de l'église. Accompagné de Claude, on le sent heureux d'être là, bien loin des tourments de l'affaire Markovic. On notera que la banderole, siglée de la Croix de Lorraine du général de Gaulle, souligne le soutien des jeunes de Richebourg, contrastant avec l'image un peu vieillotte du président déchu. Mai 68 est passé par là, et le favori de la présidentielle entend bien incarner le souffle de la modernité.

DISCOURS DE CAMPAGNE À PERPIGNAN, LE 23 FÉVRIER 2007



Nicolas Sarkozy s'est imposé comme le candidat naturel de l'UMP, en triomphant des réticences du président Jacques Chirac et de la concurrence du Premier ministre Dominique de Villepin. Fidèle à sa réputation, il mouille la chemise de meeting en plateau télévisé afin de grignoter une partie de l'électorat tentée par le vote d'extrême droite. Son discours de fermeté et d'ordre séduit en 2007 beaucoup de sympathisants du Front National.

SAINT-DENIS DE LA RÉUNION, 21 DÉCEMBRE 1994

Largement distancé par Édouard Balladur à l'orée de la campagne pour l'élection de 1995, Jacques Chirac semble douter de ses chances à quelques mois du scrutin. Mais cet incroyable compétiteur n'abandonnera pas la partie. Il sillonne la métropole et l'outre-mer, toujours d'accord pour une poignée de main ou un petit verre à déguster. À la Réunion, il est en terre de connaissance, car les gaullistes y sont traditionnellement implantés. Élu président, il viendra y passer plusieurs fois ses vacances.



**VISITE D'UN RANCH DU CÔTÉ
DES SAINTES-MARIES-DE-LA-MER, LE 20 AVRIL 2007**

C'est l'une des scènes emblématiques de la campagne sarkozyste de 2007. Suivi par une cohorte de journalistes, et escorté par Nathalie Kosciusko-Morizet, conseillère en écologie et nouvelle égérie de la droite, le candidat de l'UMP se met en scène tel un cow-boy des temps modernes, afin de cultiver son image d'énergie et de détermination. On peut voir aussi dans cette mise en scène une sorte de clin d'œil au général Bonaparte, qui caracolait jadis sur son cheval blanc. Ne compare-t-on pas Nicolas Sarkozy au Premier Consul, qui prit le pouvoir au soir du 18 Brumaire ? Certains l'ont même surnommé « Napoléon ».



RENCONTRE AVEC LES HABITANTS DE BEAUVAL, LE 13 AVRIL 2007



À huit jours du premier tour de l'élection de 2007, Nicolas Sarkozy fait enfin sa première visite dans une cité de banlieue, près de Meaux, sur les terres de l'un de ses lieutenants de campagne, Jean-François Copé. Le débat ne dure qu'une heure mais il est mouvementé, car les jeunes ont gardé en mémoire les mots très durs que le candidat, alors ministre de l'Intérieur, avait employés pour les décrire, voire pour les combattre.

MEETING EN PLEIN AIR À CLERMONT-FERRAND, LE 12 AVRIL 2012



À dix jours du premier tour, François Hollande annonce la victoire sur la place de Jaude, à Clermont-Ferrand. Tous les observateurs notent à quel point il pousse le mimétisme avec son modèle François Mitterrand, reprenant ses intonations, sa manie de pousser dans les graves pour paraître plus martial, allant jusqu'à

s'appuyer comme lui sur son pupitre lorsqu'il harangue la foule, donnant l'impression à chacun des auditeurs qu'il s'adresse à lui en particulier. On peut dire que François Hollande, sans égaler son maître, a su parfois se hisser à la hauteur de son éloquence tribunicienne.



**LE BOURGET, 22 JANVIER 2012, PREMIER MEETING
DE CAMPAGNE POUR LE CANDIDAT FRANÇOIS HOLLANDE**

Le discours du Bourget a marqué les esprits non seulement parce qu'il a révélé un visage inattendu de François Hollande, tribun enflammé sur le modèle de François Mitterrand, mais aussi et surtout pour la tirade contre le « monde de la finance », qui a donné un ton très offensif à sa campagne. Par la suite, ses adversaires ont eu beau jeu de le lui reprocher !

ÉLU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, VALÉRY GISCARD D'ESTAING S'ADRESSE AUX JOURNALISTES LE 20 MAI 1974 À SA SORTIE DE L'ÉLYSÉE, OÙ IL VIENT D'ÊTRE REÇU PAR LE PRÉSIDENT PAR INTÉRIM ALAIN POHER



CÉRÉMONIE D'INVESTITURE DE FRANÇOIS MITTERRAND AU PANTHÉON, LE 21 MAI 1981

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
NICOLAS SARKOZY, SUR LES CHAMPS-ÉLYSÉES,
LE 16 MAI 2007

Après la cérémonie de passation des pouvoirs, qui a lieu au palais de l'Élysée, le nouveau président remonte à pied les Champs-Élysées jusqu'à l'Arc de Triomphe, afin d'y déposer une gerbe sur la tombe du Soldat inconnu.





AU SOIR DE SA VICTOIRE AU SECOND TOUR DES ÉLECTIONS PRÉSIDENTIELLES LE 6 MAI 2012, FRANÇOIS HOLLANDE APPARAÎT DEVANT LA FOULE, À TULLE, ACCOMPAGNÉ DE VALÉRIE TRIERWEILER



RITUEL DE L'INVESTITURE PRÉSIDENTIELLE :
LA RÉMONTÉE DES CHAMPS-ÉLYSÉES DANS UN FLEURON DE L'AUTOMOBILE FRANÇAISE OU À PIEDS...